

Forum de ce numéro (pages 3 à 10)

Les manipulations du langage

Editorial

De l'inaction de la grenouille cuite

Et vous? Vous faites quoi, le 20 octobre?

En 1918, les citoyens suisses bouleversaient les rapports de force politiques au niveau fédéral en permettant aux petits partis d'être eux aussi représentés au Conseil national. Ce bouleversement découlait de l'introduction du système du scrutin proportionnel dont nous célébrons l'an dernier le centenaire. Le 13 octobre 1918 en effet, après deux refus, le peuple acceptait à 66,8% de voix favorables une initiative populaire réclamant l'élection du Conseil national au système proportionnel. L'élection anticipée du Conseil national un an plus tard, en octobre 1919, a alors fortement modifié la composition de la Chambre du peuple.

Cent ans plus tard, tout va bien? Notre système est stable, le pays et la politique ronronnent, nous évi-

tons les polarisations stériles et construisons des compromis; nos élus seraient plus moraux que ceux de nos voisins... Eh, quoi! Nul besoin de s'alarmer; nous n'avons pas de dirigeants assassins comme Poutine ou Duterte. Nous savons même résister aux idées ostentatoires de proto-fascistes à la Trump ou Bolsonaro. Le dernier trublion ayant réussi à accéder au Conseil fédéral à coup de millions et de mensonges déguisés n'a-t-il pas rapidement été «excrété», il y a 12 ans, par un corps politique décidément en bonne santé démocratique? De là à penser que nous avons le meilleur système (immunitaire!) du monde...

Éclairés, matures politiquement, il nous arriverait donc d'être mécontents d'un résultat d'élection ou de votation, mais on devrait être globalement satisfait de notre système... non? Hum! Peut-être, mais à condition de le faire fonctionner comme il se doit: **en allant voter!**

Brodeuse de mots

Langage alambiqué
Deviens trop compliqué
Compréhension brouillée
Electeurs désesparés.
Parler peu, parler bien
Choix des mots adaptés
Car un oui n'est pas non
Et mon bien, pas le tien.
Affûter son verbe
Etre moins acerbe
Quelques notes de poésie
Peuvent apaiser les conflits.
Les mots ne sont pas des lance-pierres
Qu'on balance à tort et à travers
Ce sont des messagers
Traducteurs de la pensée.

Emilie Salamin-Amar

Dans «*Le peuple des moutons*», on a lu que les Suisses votent souvent contre leur propre intérêt. Osons une autre analogie animale: si on pose une grenouille dans une poêle d'eau bouillante, elle va aussitôt s'en extraire d'un bond salvateur. Mais – c'est prouvé – si on chauffe l'eau très très progressivement, imperceptiblement, la grenouille va se laisser cuire sans réagir le moins du monde. Cette expérience aurait-elle quelque chose à nous apprendre en termes politiques?

On n'a qu'une seule Terre, et elle chauffe de plus en plus. Ne restons pas de tièdes grenouilles: un sursaut, que diable! Et jusqu'aux urnes le 20 octobre, comme en 1919, tant qu'à faire! On ne franchit pas les gouffres en petits bonds successifs.

Comité rédactionnel de *l'essor*

De l'or d'origine douteuse acheté par une raffinerie suisse!

Extraits du communiqué de presse d'Action de Carême du 10 septembre 2019 – Blanchiment d'argent, enrichissement illégitime et association criminelle, tels sont les graves chefs d'accusation qui pèsent sur le fournisseur d'or colombien C.I.J. Gutiérrez et qui ont mené à l'arrestation de ses principaux dirigeants. La Suisse est éclaboussée par cette affaire: de 2009 à 2018, la raffinerie Argor Heraeus de Mendrisio a acheté entre cinq et neuf tonnes d'or par an à ce négociant colombien. Preuve, s'il en fallait encore, de la nécessité de l'initiative pour des multinationales responsables (ndlr: dont nous parlerons dans notre numéro de décembre).

Le ministère public colombien rapproché au principal exportateur d'or

du pays d'avoir mis sur pied un réseau de fournisseurs écran afin de blanchir de l'or extrait et commercialisé illégalement et de l'exporter légalement. Cette entreprise aurait ainsi pu déclarer comme or légal extrait par des orpailleurs du minerai obtenu en fait illégalement au moyen de machines de chantier. Or, l'utilisation d'excavatrices et de dragues flottantes détruit forêts et cours d'eau, favorise l'érosion et envase les rivières. Quant au mercure utilisé pour extraire le métal précieux, il pollue rivières et sols, anéantissant ainsi les moyens de subsistance des riverains. Une grande partie de cet or est utilisé pour blanchir les bénéfices du trafic de stupéfiants ou pour financer des groupes armés hors la loi.

Selon son code de conduite, Argor Heraeus attache beaucoup d'importance à la lutte contre la concurrence déloyale, la corruption, le blanchiment d'argent et le financement du terrorisme, ainsi qu'à la protection de l'environnement et à la préservation des ressources naturelles. La société mentionne aussi sur son site internet que le respect des droits humains universels fait partie de ses valeurs fondamentales. Or, comment les dirigeants d'Argor Heraeus peuvent-ils assurer qu'ils n'importent pas d'or illégal s'ils se procurent du minerai auprès d'un fournisseur douteux dont les directeurs sont derrière les barreaux?

Rentrée des classes

Tout va très bien dans notre établissement scolaire où **nous sommes à l'écoute** des parents (nous répondons aux appels tous les troisièmes lundis du mois hormis en juin, juillet, septembre et décembre, de 13h30 à 13h45 jusqu'au 10 mars (années bissextiles) et de 15h15 à 15h30 jusqu'au 30 novembre) et des enfants que **nous accueillons avec bienveillance** (sourire aux lèvres obligatoire, c'est dans le règlement).

Ce matin de rentrée, la pluie battante aurait pu nécessiter des chaussures appropriées; mais trois enfants de la même famille, appartenant à la **multiculturalité** (des pas-comme-nous, étrangers, pauvres et exclus) sont arrivés en chaussettes, sans bottes en plastique. **Acceptons et nourrissons-nous de la différence** (pourquoi vouloir essayer d'intégrer des gens avec qui nous n'avons rien en commun?), c'était la fête de la chaussette mouillée, un rite que nous pourrions instituer pour nos élèves **issus de la diversité** (il faut bien faire quelque chose pour des étrangers qu'on ne pourra pas renvoyer chez eux).

De plus, beaucoup d'enfants semblent souffrir d'un **déficit d'attention, certains sont fatigués** (comme nos trois déchaussés qui ne mangent pas tous les jours à leur faim), **d'autres hyperactifs** (gavés au sucre et au smartphone, enfants-rois sous-éduqués), mais **notre corps enseignant sait se montrer très professionnel** (il ne part pas en burn-out à la première difficulté venue et survit au milieu des troupes disparates et indociles qu'on lui confie), et avec le **soutien de notre département cantonal qui nous facilite la tâche en supprimant les devoirs, pour plus d'égalité** (si un élève de la classe est dans l'incapa-

cité de faire ses devoirs, il faut les interdire à tous les autres. Bientôt, quand un élève sur 28 ne saura pas nager, on supprimera les leçons de natation!).

Vous voyez, malgré les difficultés, tout va pour le mieux dans le meilleur des

mondes. Il suffit de s'en tenir aux discours et communiqués officiels pour s'en convaincre, **oubliez les parenthèses!** A l'école, la vie est belle, on vous dit! Il faut vous le dire en quelle langue?

John Vuillaume

La révolution ou la social-démocratie

Dans le numéro d'août 2019, Hans-Peter Renk s'en prend énergiquement à François de Vargas pour un article en réponse à Jean Ziegler, où il s'en prenait aux slogans anti-capitalistes et disait que la social-démocratie était peut-être la meilleure solution. Voici sa réponse:

Cher Hans-Peter Renk,

Vous me reprochez de ne pas voir les défauts de la social-démocratie, en me citant les décisions droitières de Ruth Dreifuss, de Simonetta Sommaruga, etc. En réalité je les vois fort bien. Je ne prends pas la défense du capitalisme. Au contraire, ses défauts (pour ne pas dire ses crimes) me sautent aux yeux, et deviennent encore plus visibles avec la crise climatique, l'accroissement de la pauvreté, etc. Je constate justement que le capitalisme est partout, que nous baignons dedans (même en utilisant mon ordinateur, je fais marcher les GAFAM). Et Jean Ziegler est peut-être utopique de souhaiter que sa petite-fille voie la fin du capitalisme. Souhaiter la fin du capitalisme me semble être un vœu pieux. Si je cherche dans l'histoire les moyens qui diminuent la nocivité du capitalisme, je n'en vois que deux: la révolution et la social-démocratie. Hélas, la révolution n'a guère réussi – qu'on pense à l'URSS (1917) à la Chine (1949) au Vietnam (1975), au Chili d'Allende (1970-73). Une social-démocratie bien réglementée, sans être parfaite, semble avoir mieux réussi (la Suède vaut mieux que l'URSS ou la Chine, qui est devenu un pays capitaliste, ou le Venezuela).

Merci à l'essor de permettre ce genre de débat.

François de Vargas

Novlangue ou langue de bois?

Pour atténuer le sens d'un mot, pour éviter de choquer son interlocuteur, on utilise des figures de style dont la plus courante est l'euphémisme. Définition du dictionnaire: adoucissement d'une expression jugée trop crue, déplaisante. Ainsi, on dit «Il nous a quittés» pour «Il est mort». On précise qu'il s'en est allé après une longue maladie pour ne pas dire qu'il était atteint du cancer. On parle de non-voyant et de malentendant à propos des aveugles et des sourds. On considère comme des pays en voie de développement des Etats qui sont en fait sous-développés. Un bombardement devient une frappe chirurgicale et le viol se transforme en un comportement inapproprié. En politique, c'est encore pire. On utilise la novlangue à tout propos. On confond volontairement réforme avec régression, on dit fusillade à la place d'attentat, blessure au couteau au lieu d'égorgeage, état d'urgence pour faire croire qu'on agit avec détermination. La novlangue ou la langue de bois? Toujours est-il qu'il devient de plus en plus difficile d'utiliser un langage qui dit clairement les choses et qui n'affaiblit pas le sens qu'on veut donner aux mots et aux phrases.

Rémy Cosandey

Un mot peut en cacher un autre

Certains pratiquent l'art de la tromperie sophistiquée qui en son temps avait forcé Socrate, suivi de Platon, à approfondir, décortiquer les processus du discours entre les êtres humains. Nous vivons actuellement sous le règne de la ruse verbale, de la manipulation du langage. Un véritable hold-up sur les cerveaux. Afin de résister contre ces manigances mortifères, il convient de se poser quelques questions essentielles en prenant quelques exemples.

Mais, tout d'abord, quel rapport y a-t-il entre le mot et la réalité? Le mot, et sa signification première? Les mots sont-ils représentatifs des choses ou ne correspondent-ils à rien en dehors des sons ou l'intonation de la voix de celle ou de celui qui les dit? Et lorsque ces mots-menteurs, trompeurs, sont écrits, qui peut savoir dans quel sens le lecteur doit les interpréter? Puis-je décider du sens des mots? Non, évidemment. Alors qui peut s'approprier et détourner le sens initial d'un mot? Y a-t-il une signification naturelle du ou des sens d'un mot? Comme référence, nous avons des dictionnaires, et pour ce qui est du français, l'Académie Française veille au grain. Mais, cela n'empêche pas les nombreux dérapages que l'on peut observer en écoutant la radio, en lisant les journaux ou tout simplement en prêtant une oreille attentive à ce qui se dit au café du commerce.

Pour commencer, je prendrais le mot «parabole». Autrefois, ce mot-là était utilisé lorsque l'on parlait d'un

récit allégorique comportant un enseignement religieux ou moral, telle que la parabole du bon Samaritain dans les Evangiles. Il y a un autre sens, en mathématiques, il s'agit d'une courbe plane constituant le lieu géométrique des points équidistants d'un point fixe et d'une droite fixe. Comprendra qui pourra! Et, j'arrive enfin à ce nouveau sens que les services de télécommunications utilisent depuis quelques années pour désigner une antenne parabolique. Amusant, lorsque l'on sait que certaines antennes des télécommunications sont logées dans le clocher des églises.

La confusion induite sur le sens des mots a des effets dans nos jugements et donc, nos raisonnements. Dans ce cas de figure, cité ci-dessus, on ne peut que relever que la méprise est totale. Je confie aux réseaux sociaux tout ce que je confiais à Dieu, même ma vie privée, intime. Le sens des mots n'est plus évident d'emblée, par le brouillage engendré par des commentaires complexes, et répétitifs que l'on entend à la radio, dans la rue ou que l'on peut lire dans les journaux, sans oublier la publicité et nos hommes politiques. On empêche les personnes d'exercer leur capacité de jugement et donc d'engagement libre de la pensée. On suit tout bêtement un phénomène de mode sans trop réfléchir au sens des mots, de leur signification et encore moins du besoin d'être compris.

Il en est ainsi pour le mot «âgisme», comme si le mot «vieux» était un gros mot! Sans parler de «perfor-

mer» qui en français ne veut rien dire. Un des derniers nés, c'est le verbe «matcher» que l'on conjugue à tout va. Et «supporter» dans le sens, soutenir. Le mot «ami» perd toute sa substance sur les «réseaux sociaux» comme on dit, alors qu'ils ne sont que virtuels. Et la cerise sur le gâteau, c'est le mot «durable» qui est employé à tort et à travers. Cela correspond à combien de temps au juste? Plus longtemps que la bêtise humaine? Car le problème que pose la manipulation du langage ainsi que la répétition de certains mots ou informations induit de fausses convictions: les personnes croient juger par elles-mêmes le sens du mot, ou de la phrase, mais en réalité il ne s'agit pas de connaissance mais de «re-connaissances» des slogans répétés par ce qu'on appelle les autorités intellectuelles. Et comme on considère comme sien ce qui émane de nous, l'influence extérieure passe totalement inaperçue.

Initier à la langue de bois de simples citoyens est un outrage à la nature humaine. Pire, lorsque l'on sait que c'est pour mieux nous contrôler afin de produire certains comportements sans plus aucun dialogue rationnel. Créer la confusion. On pourrait dire que ces pratiques de manipulation du langage ne sont pas si anodines que cela. Bien au contraire, elles participent à la désstructuration et à l'asservissement des cerveaux.

Emilie Salamin-Amar

Du langage de la lutte à la lutte du langage

Tiré de l'ouvrage *1984* de Georges Orwell, l'«anti-langue» (novlangue) est un procédé qui a pour but de diminuer la portée du langage en supprimant ses éléments subversifs. Ainsi, si le mot et le concept n'existent plus, il devient impossible de nommer et de comprendre la réalité. La démocratie, qui se base sur le débat d'idées, c'est-à-dire sur l'existence des contradictions, est alors affaiblie, voire supprimée.

Prenons un exemple. En hommage aux grandes manifestations ouvrières du 1^{er} mai 1886 à Chicago et à la répression sanglante qui s'en est suivie, une Journée Internationale des travailleuses et travailleurs fut décrétée. Avec le régime de Vichy, cette journée devient progressivement... la «Fête du Travail»! Permettant de contrôler la «lutte» et de valoriser le «travail»! Et voilà! Ni vu, ni connu... le processus de renversement est effectué!

Face à ce type de contrôle du langage et par extension de la pensée, une question doit être posée: que faire? Militant de l'éducation populaire, Franck Lepage a fait de la désintoxication langagière l'un de ses chevaux de bataille. Ainsi, pour s'attaquer aux mécanismes d'intoxication, d'absorption et d'annihilation de la pensée, il s'agit tout d'abord de les percevoir, ensuite de les déconstruire et enfin de les dénoncer. L'exercice est d'autant plus intéressant qu'il stimule de manière ludique le cerveau. Bref, il en devient, à terme, presque jouissif.

Les remplacements de mots par la «novlangue» – pour reprendre la terminologie d'Orwell – sont légions! Pour exemple et de manière non exhaustive, le système a remplacé:

- «exploités» par «défavorisés». Il n'y a plus d'exploiteurs. Les «défavorisés» manquent tout au plus de chance ou d'opportunités... Bref, il n'y a plus de révolte possible
- «bombardements» par «frappes chirurgicales». Entre un mot négatif et positif, notre cerveau retient le second, c'est-à-dire «chirurgical» qui a un effet thérapeutique
- «décroissance» par «croissance négative». Par la juxtaposition de deux termes contradictoires, les oxymores bloquent la réflexion, le mouvement de la pensée
- «lutte contre la discrimination» par «discrimination positive». On légitime la discrimination par un artifice qui ne recherche, ni ne combat les causes
- «salariés» par «associés». Les enjoliveurs ont pour but de dissimuler les hiérarchies sociales. Ainsi, les employés chez Amazone, dont les conditions sociales relèvent de l'esclavage moderne, sont appelés des associés! Inutile de préciser que les «salariés» n'ont aucune part dans le capital de l'entreprise...
- «justice fiscale» par «fiscalité adaptée» de la bouche même de notre ministre des finances, entendez par là une nouvelle réduction massive de l'impôt sur les entreprises
- «externalisation», «optimisation», «restructuration», «réforme», «modernité». Les «faux amis» sont là

pour donner confiance et pour emporter l'opinion par le biais par exemple d'abstractions, alors même qu'ils recouvrent souvent une régression sociale

- «cotisations sociales» par «charges sociales»; «combat syndical» par «grogne syndicale», «grévistes» par «preneurs d'otages». Les «faux ennemis» sont là pour rendre négatifs des processus ou des entités améliorant le sort du plus grand nombre
- «manager», «coach», «benchmarking», «brainstorming», «débriefing», «new deal», «turn over», bref, tous ces anglicismes qui montrent que l'on est dans le vent et que le monde du travail, c'est trop cool. Paroxysme du système concurrentiel, le «hot desking» consiste à mettre un nombre de bureaux moins importants que le nombre d'employés. Les premiers arrivés au travail sont par conséquent les seuls à pouvoir bénéficier d'un bureau adéquat
- FMI, SDF, ORP, BSM, MEDAF: les abréviations ont plusieurs objectifs. Elles appauvrissent bien évidemment le contenu, limitant la perception de la réalité et les causes (SDF = Sans domicile fixe... c'est juste un problème de domiciliation, alors que les personnes sont touchées par l'extrême pauvreté; ORP = Office régional de placement... c'est juste un service qui place les chômeurs, alors même qu'il les surveille et les sanctionne. Les abréviations affirment également une technicité, excluant les personnes qui ne les connaissent pas ou ne sont pas du sérail (MEDAF = Modèle d'évaluation des actifs financiers).

Ces quelques exemples ne sont qu'un aperçu sommaire des innombrables artifices neutralisant la langue et, par là même, sa portée. Nous ne reviendrons même pas sur les pléonasmes qui ne veulent rien dire: «démocratie participative»... comme s'il y avait une «démocratie contemplative»; «tri sélectif»... comme si quelqu'un triait sans sélectionner; «population active»... merci pour ceux qui sont passifs...

Le contrôle du langage est nécessaire à la perpétuation du système marchand. Depuis plusieurs décennies, le célèbre «TINA» – There is not alternativ – de Margaret Thatcher se déploie sous différentes formes... endormant les consciences, limitant par là même la remise en cause du système.

La prise de conscience des moyens de contrôle du langage, leur analyse critique et constante constituent le premier acte de libération et d'émancipation des hommes et des femmes. Franck Lepage en appelle d'ailleurs à utiliser les mêmes procédés de détournement en libérant leur effet comique. Ainsi, «curriculum vitae» devient «ridiculum vitae», les «ressources humaines» (l'ancien «service du personnel»), «ressources inhumaines», l'«OCDE», «Olives Cornichons décorés à l'Emmental»,... Cette gymnastique de l'esprit contribue ainsi à déconstruire les chimères sur lesquelles sont fondées les pouvoirs dominants. Elle est un élément subversif sans précédent!

Cédric Dupraz
Conseiller communal, Le Locle

Catastrophe climatique: le piège des mots

La catastrophe climatique ne cesse de se confirmer alors qu'aucune mesure concrète n'est prise par le système productif/destructiviste et les Etats qui le perpétuent. Quant à la population apathique, elle se délasse sur les plages comme à la veille de la déclaration de la Deuxième Guerre mondiale, à la différence qu'aujourd'hui elle a rejoint ces plages en voiture ou avion en ignorant les conséquences. Comment expliquer cette indifférence, si ce n'est par la novlangue – ou anti-langage – imposée par les médias et leurs sponsors pour dissimuler la gravité de cette catastrophe, sans précédent dans l'histoire de l'humanité, la rendant ainsi abstraite et improbable. Prenons, un à un, les termes de la logorrhée officielle:

1. «*Changement climatique*»? Un doux euphémisme permettant de rassurer les consommateurs qui seraient tentés de bouder, voire de boycotter, le marché florissant des polluants atmosphériques. Car il ne s'agit nullement de changement, comme on changerait d'heure ou de saison, mais bien d'une **catastrophe atmosphérique** imminente.

2. «*L'effet de serre*»? Qui peut comprendre ce phénomène énigmatique? Les vérandas vitrées d'antan ayant disparu des architectures actuelles, bien peu d'habitants peuvent éprouver que le soleil hivernal chauffait ces serres à des températures supérieures à l'air ambiant. Seuls les inconscients qui oublient des enfants dans leurs voitures en plein soleil constatent, terrifiés, la cause de leur mort... l'effet de serre précisément!

Expliqué en deux mots, l'effet de serre est un phénomène atmosphérique complexe qui a permis de maintenir la Terre à une température adéquate. La Terre étant soumise à un intense rayonnement thermique solaire, cet apport d'énergie est régulé naturellement par une sorte de filtre qu'est l'atmosphère terrestre. Ce filtre joue le rôle d'«isolant thermique» de la Terre, ce qui l'empêche de se refroidir (à -18°C!). Mais lorsque cette «isolation» est augmentée, la Terre se réchauffe dangereusement. C'est ce qui a lieu lorsque des gaz à effet de serre, satu-

rant l'atmosphère, l'empêchent de se refroidir. Pour être compréhensible, le terme d'*effet de serre* doit être remplacé par **effet d'étuve**.

3. «*Le CO₂ ou gaz carbonique*» est un terme énigmatique que la population ne connaît que pour l'avoir lu sur les étiquettes de bouteilles d'eau «minérale», un gaz qui rend les boissons pétillantes et au goût agréable. Comme ce redoutable gaz à effet de serre, produit par la combustion de carburants ou de combustibles fossiles, se concentre dans l'atmosphère, milieu que l'on ne perçoit que lors de voyages en avion, mais qui est transparent, comment pourrait-on déceler son altération? Pour être explicite, le terme de CO₂ doit être remplacé par **gaz mortel**. Puisqu'en s'accumulant dans l'atmosphère, il transforme la Terre en fournaise inhabitable.

4. «*Dérèglement climatique*»: encore une expression trompeuse! Car elle n'évoque qu'un désordre naturel du climat, désordre qu'il suffirait de corriger comme une montre qui se dérègle. Or, tel n'est pas le cas puisqu'au contraire ce désordre est sciemment entretenu par l'économie fossile. Le terme plus explicite serait **catastrophe planétaire**.

L'excès du langage est un procédé coutumier à celui qui veut faire diversion.

François Mitterand

5. «*Réduire nos émissions de gaz à effet de serre*». Encore une expression hypocrite et fallacieuse! Ces émissions de CO₂ et autres gaz mortels nous ont été imposées par les marchands de produits émetteurs de ces gaz. Les Etats, incapables de prendre cette menace au sérieux, implorent alors les habitants de réduire «leurs» émissions de CO₂! Mais comment pourraient-ils se passer de voitures et de chauffage, irremplaçables faute d'alternatives. Plus encore, comment oseraient-ils boycotter les industries polluantes, les transports de marchandises par cargos et camions ou avions, les entreprises de bétonnage, les mafias de la déforestation, les éle-

veurs d'animaux de boucherie, principaux responsables d'émissions des redoutables gaz à effet de serre? Nous subissons une consommation forcée imposée par les multinationales du charbon, pétrole et gaz, mais aussi par les promoteurs de l'industrie nucléaire qui émet indirectement son lot de CO₂. Eh oui!

Le langage est-il l'expression adéquate de toutes les réalités?

Nietzsche

En conclusion, le verbiage relatif à la catastrophe annoncée ne permet pas aux personnes de comprendre ce dont il est question. Cela d'autant moins qu'ils apprennent que les jeunes lanceurs d'alerte climatique sont blâmés par leurs Etats et même réprimés. Mais le scepticisme de leurs aînés est confirmé lorsqu'ils apprennent que malgré les alarmes des institutions internationales dont le GIEC (groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat), rien de concret n'est entrepris pour sauver la planète. La population a donc toutes les raisons de se méfier des discours officiels et de refuser d'en tirer les conséquences, soit de se mettre en grève contre la consommation, le travail et les loisirs écotoxiques!

Le seul message intelligible et efficace serait que l'industrie mondiale soit astreinte de cesser d'épuiser les dernières ressources fossiles et qu'elle démantèle toutes ses activités émettrices de gaz mortel. Seule la pénurie qui s'ensuivrait pourrait éveiller les consciences et éviter ainsi la disparition des espèces vivantes, dont l'humanité! Et tant pis pour la voracité des consommateurs invétérés puisqu'il en va de leur propre survie!

François Iselin

Vessies, lanternes, babioles, calembredaines, broutilles, niaiseries, coquecigrues, billevesées, sornettes, âneries, bêtises, fariboles, foutaises, boniments, balivernes, inepties, platitudes, bourdes, fadaises et autres sottises!

Lisez la notice d'emballage! ben voyons! Ce n'est qu'une des nombreuses perversions du langage que nous servent quotidiennement les «nouveaux communicants». Dans le cas présent, ce n'était que pour éviter le mot, désormais banni, de «*prospectus*». Mais, si je comprends bien le français, les mots «notice d'emballage» désignent une notice qui décrirait le détail de la fabrication du dit emballage. En aucun cas, une «notice d'emballage» ne serait à même d'informer le quidam à propos de la composition du produit qui est à l'intérieur, pas plus qu'elle n'en expliquerait la posologie ou le bon emploi. Evidemment, cet exemple n'a pas l'envergure drolatique des cocasses pépiements «trumpiens». Il ne fait qu'attirer – disons plutôt détourner – l'attention sur les autres égarements de langage qui pervertissent la communication.

Toutes les langues du monde sont affectées

Bien sûr, la langue doit évoluer et accompagner les divers changements qu'implique cette course à la consommation que quelques-uns de nos édiles osent appeler «progrès». Même si cette évolution se fait au moyen de simplifications idiotes ou de complexifications kafkaïennes, tantôt aberrantes, tantôt déviantes, au prétexte que les écoliers (qui, au passage sont devenus des «apprenants») seraient incapables de saisir les subtilités – nombreuses, il est vrai – de notre belle langue. Les élèves seraient-ils devenus plus bêtes qu'avant? Si oui, il faut – toutes affaires cessantes – s'en inquiéter. Car si l'appauvrissement du vocabulaire ne faisait qu'endommager les langues? Mais non, ne nous y trompons pas! Toutes les langues du monde sont affectées. Encore un épiphénomène de la mondialisation.

Il ne s'agit pas ici de regretter le beau langage pratiqué dans le passé, mais bien d'évoquer une perversion permanente du langage. Je laisse ici la polémique concernant le lan-

gage épïcène, dit, à tort, «inclusif» que proposent nos administrations publiques et autres *Alma mater* (qui ont laissé passer, sans broncher, la terrible «notice d'emballage»). Peut-être faudrait-il déléguer à l'Académie française un pouvoir de police du langage? Cependant, la perspective d'avoir à lire un roman – ou même un simple mode d'emploi – «enrichi» de tels appendices ne m'enchantent que fort modérément.

La connaissance du grec et du latin constitue un capital extrêmement précieux pour l'usage exact et régulier de la langue française et pour une juste syntaxe des idées et des sentiments...

Maurice Grevisse

Sur les ondes de la radio romande, j'ai entendu un Monsieur, – alors président romand «d'Avenir Suisse» – affirmer avec dédain que l'enseignement du latin, une langue morte, était inutile. Il est vrai qu'Avenir Suisse, on doit dire *think tank* au lieu de «réserve d'idées» ou «boîte à idées» ou même «cercle de réflexion» n'a, pour toute aune, que le développement économique au mépris de tout ce qui ne concourt pas à l'accroissement sonnante et trébuchante. Choqué par cette affirmation, car notre français a ses racines étymologiques plantées profondément dans les langues grecques et latines, je soutiens que rien ne vaut l'apprentissage du latin (et du grec, en particulier pour les thérapeutes) afin de «comprendre» le français. Comprendre, *cum prendere*, prendre avec (soi). Si ce personnage, rompu aux méthodes des *lobbies* – cercles d'influence, groupes de pression, associations de défense d'intérêts privés: le français ne manque pas de vocabulaire –, se préoccupait de l'avenir économique du pays autant qu'il le prétendait, si par ailleurs, il souhaitait recevoir des soins administrés par un personnel médical compétent, il comprendrait aisément que l'appauvrissement de la langue ne peut en aucun cas favoriser le déve-

loppement économique. Ce n'est pas l'argent qui amène les idées, ce sont les idées qui favorisent le véritable progrès, encore faut-il qu'elles soient bien expliquées et bien comprises.

Reconnaissons toutefois que c'est en matière administrative que calembredaines et babioles trouvent un infini territoire. Glissons sur les très connus *malvoyants*, *malentendants* et autres *personnes à mobilité réduite*, sur les non moins célèbres *techniciennes et techniciens de surface*, les agentes d'accueil, n'oublions pas *la problématique, la finalisation*, et, cerise sur ce gâteau indigeste: *les minorités ethniques non sédentarisées*.

La langue de bois a fait des petits

Laissons-là ces billevesées administratives et parlons un peu «politique»! La trop fameuse langue de bois a fait des petits et s'agrémente aujourd'hui du cynisme le plus cruel. Les exemples sont nombreux, nous n'avons que l'embarras du choix. Certes, le clown raciste de la Maison Blanche, aux pépiements mensongers, restera dans les annales comme un phénomène digne du cirque Barnum. Il y a aussi le mégalomane d'Ankara qui n'hésite pas à organiser lui-même une prétendue tentative de coup d'Etat, et à faire revoter le peuple lorsque le résultat ne sied pas à ses désirs. Ne négligeons pas le ministre de Rome, atteint de cécité oculaire et auditive sans qu'il ait à souffrir de mutisme. Il ne faudrait pas oublier le colonialiste de Jérusalem, à la moralité douteuse, dont la compréhension du droit international paraît lourdement altérée. Ne laissons pas de côté l'empereur de Pékin dont les scores électoraux sont si hauts qu'il pourrait bien y avoir plus de votes que de votants. Ni le Hun de Budapest qui pourrait conseiller le clown de Washington en matière de barrières et de murs. Encore moins à oublier: le tsar de toutes les Russies pour qui la démocratie est un concept dangereux, décadent et malfaisant...

En un mot comme en cent, il y a de quoi pervertir toutes les langues de

la planète! La liste est encore très longue de ces potentats qui usent et abusent, trompent leurs concitoyens en proférant de grossiers mensonges, en détournant l'argent à des fins plus électorales qu'utiles au bien-être de leurs populations, en entretenant de petites, mais sinistres guerres, en encourageant subrepticement racismes et intolérances diverses... Le support de ces infamies se tient, tout entier, dans l'utilisation d'un langage, dûment choisi, non pas tant pour la

signification des mots utilisés que pour leur efficacité émotionnelle. Ces locuteurs, ne croient eux-mêmes pas un mot de ce qu'ils affirment, ce n'est là que pour attraper l'adhésion massive de leurs audiences. Ils n'hésitent pas à nommer leurs ambassadeurs selon le montant du chèque qui aura contribué à leur élection, au détriment de diplomates professionnels très longuement formés, ce qui peut en partie, expliquer les troublantes et inutiles «tensions» que traverse le monde.

Bien qu'il reste beaucoup à dire, je m'arrêterai là. Mais il serait bon que les tenants du juste langage ouvrirent les oreilles et les yeux afin de dénicher les inepties proférées ici et là, ne serait-ce que pour dénoncer les détournements qui finissent par pervertir les auditeurs eux-mêmes.

Marc Gabriel

Consentement aveugle

Par définition vivante, la langue française évolue au gré des changements sociétaux et absorbe vaille que vaille les nouveaux besoins, souvent relatifs, que les technologies récentes imposent. Aussi, tout nouveau concept est systématiquement lancé en anglais et rarement bien transcrit: challenge, sale, greenwashing, booster, email en sont quelques exemples courants. Certains termes en français changent aussi de sens pour des raisons pas toujours très avouables: nettoyeur/euse = homme/femme de ménage devient technicien/ne de surface, sans que le respect ne suive, la propagande se transforme en relation publique pour suggérer une intention plus fraternelle. Le «sûrement» devient incertain, le «sans doute» peut-être, «recevoir sa démission» transformé en être remercié. Par ailleurs, les noms anglais repris tels quels changent de couleur suivant les cultures qui l'adoptent: les termes «libéral», «progressiste» changent de sens radicalement selon le terrain qui l'adopte. Tout est en place pour qu'on se comprenne de moins en moins précisément, avec tous les malentendus, puis les extrémismes qui en découlent.

Toutes ces évolutions évoquent ce que G. Orwell (1984) a appelé la novlangue, qui a pour but de créer du flou, de l'approximation, pour diviser, casser les liens entre tous. Ces mécanismes de contrôle des foules mis en théorie puis en pratique par Edward Bernays dans son livre, *La fabrication du consentement*, publié il y a tout juste un siècle, est non seulement édifiant, mais se voit confirmé chaque jour dans nos médias de masse à tous les étages.

Son principe de base, repris des études de Freud, est que dans une démocratie, on n'a pas besoin d'armes pour contraindre un peuple à penser comme l'élite le souhaite. Parallèlement à la création d'événements qui marquent et changent les mentalités (comme encourager les femmes à fumer en public), il considérerait que diminuer le nombre de mots, d'en changer le sens afin de rendre l'approfondissement de concepts libres, éventuellement subversifs, seraient rendus difficiles à formuler, ce qui fut une excellente méthode, immédiatement reprise et usée jusqu'à maintenant. Ainsi les nuances, la complexité du monde se réduisent à une pensée binaire, contre/pour, ami/ennemi, sans autre forme d'analyse.

Otre le travail, c'est la consommation qui aliène les hommes. Au lieu de vivre nos désirs, nous adoptons inconsciemment ceux que nous impose la société de consommation, par le biais de la publicité.

Guy Debord

A la place de la réflexion, il est offert de l'émotion «pure», rendant le peuple plus dépendant et mani-

pulable, selon les bons vœux de la politique et de l'économie. Cette méthode de manipulation, initiée au départ par un dénommé Gustave Lebon en 1895 avec sa «psychologie des foules», démontre que les gens en groupe ne fonctionnent pas de la même manière qu'individuellement, et donc du caractère déraisonnable des masses. Par la suite, beaucoup d'auteurs, dont Debord, Chomsky ou Bourdieu, ont creusé cette démarche pour mieux en révéler la dangerosité.

Aujourd'hui, plus que jamais, ces mécanismes ont cours, avec une force de puissance difficile à imaginer, et pourtant il serait précieux que les parents décodent avec leurs enfants les messages publicitaires, les discours politiques. Pour cela, il faudrait que les parents eux-mêmes aient une idée de la problématique. Mais quand on observe l'arrivée de Trump au pouvoir, pur produit de faiseurs d'opinion, de «spin doctors», de l'invasion du numérique, cela ne laisse que peu de temps pour sortir du schéma, respirer et réfléchir en dehors du circuit balisé. Déjà le temps est récupéré pour en faire un produit du marché, même le terme «alternatif» devient synonyme de «fake news». Le but est bien atteint, la Tour de Babel est tout à fait d'actualité.

Edith Samba

Un exemple de bêtise

Demain, quand un «objet électrique de mobilité urbaine» (une bagnole, donc) se heurtera à un «nouvel engin de déplacement personnel» (bref, une trottinette), il faudra trouver un nouveau nom pour les victimes afin d'éviter les accidents de circulation verbale.

Marianne, 6 au 12 septembre 2019

Face-à-face sous la Coupole fédérale

Le pouvoir symbolique est le pouvoir de faire des choses avec des mots... la vérité de l'interaction n'est jamais tout entière dans l'interaction telle qu'elle se livre à l'observation.

Bourdieu

Au cours d'une journée d'accueil au Palais fédéral à Berne, les membres d'une Commission fédérative d'un syndicat ont eu l'occasion de questionner quelques députés qui quittaient, entre deux votes, leur session parlementaire. Il n'est pas question de rapporter en détail les paroles échangées, mais j'aimerais ici, en recourant à quelques références théoriques, analyser l'interpellation d'un député UDC (Union démocratique du centre) nommé ici B, par un syndicaliste nommé A.

D'entrée de jeu, A déplore et porte un jugement critique sur les agissements patronaux envers ses ouvriers, de l'ancien chef du parti de B, représentant typique du pouvoir conservateur et de la richesse en Suisse. Le chef d'un parti étant l'homme identifié au parti, il est la raison du parti qui annexe B avec lui et place implicitement ce dernier sous les feux des mêmes critiques.

Situation préalable à l'échange: Il faut compter avec le statut et le rôle institutionnalisés de B, lesquels déterminent le «rapport de places» dans le face-à-face langagier (positions sociales objectives en l'occurrence inégales). Compte aussi la perception qu'ont les agents de leur place respective.

Le langage politique est destiné à rendre vraisemblables les mensonges, respectables les meurtres, et à donner l'apparence de la solidité à ce qui n'est que du vent.

George Orwell

D'abord, les députés qui se prêtent ce jour-là au jeu des questions et interpellations des syndicalistes sont amenés à reconnaître le syndicat et ses membres en raison du capital symbolique et d'une certaine autorité sociale que ceux-ci ont acquis dans les luttes antérieures, par la mobilisation, par la force de leurs porte-parole, de leurs délégués, par leurs médias, par le fait d'exister comme groupe institué. De son côté, malgré le ton, les concepts, le vocabulaire vifs adressés à B, A ne remet pas en cause le statut de celui à qui il s'adresse. Remarquons que ce

statut n'est pas intrinsèque à la personne de B. Celui-ci *compte comme* député par une *reconnaissance collective* des fonctions et qualifications qui sont associées à son statut; cette réalité institutionnelle est déjà *linguistiquement constituée* (Searle).

Le propre du langage est d'être un système de signes sans rapports matériels avec ce qu'ils ont pour mission de signifier.

Lévi-Strauss

Ce qui précède signifie qu'un *monde commun, pré-supposés préalables perçus comme non problématiques*, permet l'accord et la reconnaissance de la nature des situations sociales (Boltanski et Thévenot). Pour faire tenir une société en équilibre, il faut éviter de devoir tout négocier en permanence.

A côté de la «réalité sociale» qui n'est pas transparente, et qui correspond à l'espace des positions et des relations entre les agents-citoyens dans les distributions des ressources ou du pouvoir (sous forme de capital économique, culturel et symbolique), les agents ont une *perception* du monde social à partir de leurs positions et points de vue. La possibilité de plusieurs visions du monde différentes, elles-mêmes fortement liées à l'*activité symbolique* (utilisation *des catégories, des classements, des désignations, des définitions et descriptions des individus, des groupes, des institutions, du vocabulaire, de la rhétorique, des noms*), est l'objet d'un enjeu de pouvoir (Bourdieu): la classe dominante vise à produire, reproduire et faire admettre une vision dite légitime, qui sert à faire et imposer le monde «*tel qu'il est*» (*en vérité tel qu'elle dit qu'il est*), à savoir comme *naturel, stable, permanent, conforme à l'ordre, universel*.

L'échange proprement dit: Le syndicaliste inaugure une relation de type *débat*, voire *dispute*. Il le fait dans un style expressif qui exprime sa révolte, sa dénonciation des injustices, sa contestation, sa remise en question de l'ordre social d'exploitation des non possédants, en désignant nommément l'un des représentants de la classe dominante. Ses collègues servent de témoins engagés. Le syndicat, groupe constitué, institutionnalisé et reconnu auquel appartiennent A et tous ses collègues présents dans la salle, vise officiellement à changer l'ordre social, à changer les manières

de faire le monde, et sert à fonder une vision alternative à la vision dominante. Fort de son appartenance, en même temps qu'il produit ses messages, A dévoile la relation de pouvoir de B et simultanément la refuse, en inaugurant une relation compétitive et de minimisation de la différence entre B et lui-même (Vion).

L'interaction se termine par la réponse de B, résumée par: «*Le patron est un homme qui donne du travail aux ouvriers*». Cet énoncé reflète une conception simpliste et réductrice, voire carrément fautive. Au contraire d'un travail ici *réifié* selon un mode de pensée substantialiste, les salariés doivent, pour vivre, *mettre sur le marché* leur *force* (de travail) (*puissance d'action* physique ou/et psychique) (voir aussi Lordon).

Mais pour B l'enjeu n'est pas dans l'analyse conceptuelle. Il rétablit plutôt une relation asymétrique d'autorité dans un *style pédagogique et constatif*. Remarquons que la critique de A sur un ton d'indignation et prenant appui sur des injustices (et non sur les contradictions de l'ordre capitaliste) favorise en retour une justification idéologique et morale: le «bon patron» qui donne du travail. Il s'agit d'un *constat* sans explication, comme un fait *avéré, sans genèse, anhistorique*. Voici donc la réalité sociale *légitimée, transparente, naturalisée*. On reconnaît la *figure de rhétorique du constat* décrite par Barthes, laquelle sert à cacher le fait que le social est *construit*, et qui est fondée sur «le *bon sens*, c'est-à-dire une vérité qui s'arrête sur l'ordre arbitraire de celui qui parle» (Barthes).

Margaret Zinder

Chercheuse en sciences humaines et sociales

Références bibliographiques:

- Barthes, R. (1957). *Mythologies*. Paris: Seuil.
Boltanski, L., Thévenot, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris: Gallimard.
Bourdieu, P. (1987). *Choses dites*. Paris: Ed. Minuit.
Lordon, F. (mars 2014). Les entreprises ne créent pas l'emploi. *Le Monde diplomatique*, p. 3.
Searle, J.R. (1998). *La construction de la réalité sociale*. Paris: Gallimard.
Vion, R. (1992). La communication verbale. Analyse des interactions. Paris: Hachette.

Ne sert pas l'euphémisme qui veut

Manipuler le langage pour atténuer le sens des mots ou pour éviter de choquer son interlocuteur, selon l'exemple que vous proposez à la dernière page du dernier *essor*, me paraît, disons, très humain. Mais pas forcément dans les capacités de tout un chacun.

Réflexion faite, cette manipulation de langage concerne des événements de toutes tendances: bons ou mauvais, reflétant toujours l'amabilité même si l'expression n'est jamais spontanée!

Qui trouvera l'euphémisme m'annonçant l'heure de la bonne

compréhension de la consigne et les capacités d'en fournir des exemples?

Pierrette Kirchner-Zufferey

Des mots utilisés abusivement

Un de nos lecteurs, Pierre Santschi de Lausanne, nous a envoyé trois textes rimés et rythmés sur le thème «Les manipulations du langage». Les voici:

*Décrypter le réel, qu'avec des mots subtils
Le politicien cache à nos yeux infantiles,
Ne doit-ce être l'effort de tout bon journaliste?
«Démocratie», «emploi», en débute la liste,
Où «secret de fonction», cette omerta mafieuse,
Voisine «consensus» et «collégialité».
«Entreprise» y figure, galère fort odieuse,
Où le salarié rame, engraisant l'actionnaire,
Avec la «protection» qu'offre le fonctionnaire
Prétendument voué au «service public»,
Pantin de ces banquiers suçant la république.
J'arrête ici mon tir contre les hypocrites
Apparatchiks dont Trump est héros qu'ils imitent.*

et l'abus le plus courant, ici appliqué à toute «grande commune de Suisse:

*Lorsque l'on cessera d'utiliser «La Ville»
Pour désigner, en fait, son administration,
On aura, des dénis, commencé l'ablation,
Et l'on saura qui prend les gens pour des débiles...*

ou aux cantons:

*L'Etat n'est pas le canton
Il en est le profiteur.
Hélas on ne sait quand on
Le verra vrai serviteur
De la collectivité.
Pourra-t-on l'y inviter?*

Le coin du potache

Honteux!

Comment ose-t-on, dans ce pays, condamner des citoyens pour faits humanitaires? Comment un tribunal suisse, guidé et présidé par des personnes qui ont étudié le droit, peut-il rendre de pareils verdicts? Anni Lanz, qui a aidé un réfugié afghan expulsé, a été condamnée à une peine pécuniaire de 30 jours avec sursis pendant 2 ans, et à une amende de 300 francs. Pour être juste, ce tribunal, a «allégé» la peine et «revu» la qualification de ce «crime», admettant que l'accusée n'était coupable que d'une «infraction légère» à la loi fédérale sur les étrangers. Le tribunal a donc supprimé la peine pécuniaire mais a porté l'amende à 800 francs et exige le paiement des «coûts» de procédure (1400 francs). Le procureur qui a maintenu cette condamnation l'a certainement fait au nom du droit et de la loi. Mais, Monsieur, quand le droit est injuste, il faut le CHANGER ou l'appliquer avec mesure. Il reste en votre pouvoir de distinguer la lettre de l'esprit. Relisez *De l'Esprit des lois* (1748) de Montesquieu. Défendre le Ministère public n'implique pas de remplir les caisses de l'Etat sous n'importe quel prétexte. Votre devoir est de défendre l'intégrité de l'Etat, de protéger la société et donc les citoyens, pas de les condamner quand ils «commettent» une action «humanitaire».

MG

Les mots comme outils de propagande

Les manipulations du langage, cela sert à parler d'une réalité en l'escamotant. C'est une recette éprouvée pour entourer de fumée ou de tromperie l'information que l'on veut véhiculer. A mon sens, sur le plan social global, elles s'exercent dans deux domaines principaux: la situation politique du moment d'une part, et d'autre part les discriminations sociales ambiantes qui avec le temps sont devenues des évidences.

C'est un phénomène des plus courants, et pourtant pour le débusquer, il faut un regard critique qui demande une attention soutenue et une résistance à la routine d'un quotidien «qui va de soi». Le grand alpiniste Walter Bonatti le dit d'une façon frappante: «Aujourd'hui, être un héros signifie seulement ne pas accepter les compromis que la médiocrité quotidienne t'amène à affronter.»

Il est impossible de traiter un tel sujet de façon exhaustive. C'est à chacun d'être attentif à la valeur des mots et à l'usage qui en est fait, en particulier par ceux qui diffusent l'information, les journalistes donc, et par tous ceux qui font de la «communication», politiciens ou avocats par exemple. C'est pourquoi ce domaine des manipulations par le langage, auquel je suis sensible depuis très longtemps, je me contenterai de l'aborder au moyen de quelques exemples parlants.

C'est Cicéron, homme politique et écrivain phare de la Rome antique, contemporain de Jules César, qui ouvre le chapitre. Il était consul de Rome lorsque eut lieu ce qu'on appelle la «conjuraison de Catilina», qui a vu l'exécution par étranglement de cinq des complices de Catilina. Quand Cicéron, immédiatement après, rapporta l'affaire devant le peuple, il dit: «Ils ont vécu.»

Il y a trois domaines par lesquels je voudrais aborder le sujet, avec quelques exemples: la politique internationale, la relation hommes-femmes, les animaux.

La politique internationale

L'expression manipulatrice emblématique actuelle pour moi, c'est «conflit israélo-palestinien». Allons voir le Petit Robert. «Conflit: contestation entre deux puissances qui se disputent un droit».

«Conflit israélo-palestinien»: cette expression suscite à chaque fois en moi un sentiment d'indignation. Le rapport de force entre Israël et Palestine est tellement monstrueusement inégal que c'est un total mensonge de parler de «conflit». Et lorsqu'il y a révolte de la part des Palestiniens, on va parler de «terrorisme». «Tsahal», c'est le nom de l'armée israélienne utilisé pour donner d'une réalité sanglante une image banale. Cette armée peut intervenir, terroriser ou tuer en tout arbitraire et impunité, mais elle a un nom fait pour cacher tout ça. Je ne connais aucun autre exemple d'une armée qu'on appelle par un petit nom, comme s'il s'agissait d'une personne amie. Le rapport de force entre Israël et Palestine est semblable à celui d'un père violent qui battrait son petit enfant parce que celui-ci a désobéi ou l'a griffé. L'un des protagonistes a l'entier du pouvoir, l'autre rien, ou presque.

Il arrive que le terme de «conflit» soit également utilisé pour d'autres situations de rapport de force semblable-

ment inégal, pour la guerre au Yémen par exemple. Ce «conflit» au Yémen a fait des dizaines de milliers de morts et plus de trois millions de «déplacés». En cette guerre, l'Arabie Saoudite intervient massivement et bombarde sans limite. Combien de Saoudiens sont à compter au nombre de ces morts et de ces «déplacés»?

Dans ce même rayon, on utilise les termes de «dommages collatéraux», inventé par l'armée américaine au Vietnam, ou de «frappes chirurgicales», drôle d'association qui laisse entendre ce que cela veut dire.

Il y a la mégabombe, «mère de toutes les bombes», une image maternelle qui en dit long sur la mentalité du siècle, en fait un dernier test américain avant la bombe nucléaire, larguée sur l'Afghanistan avec «au moins 90 djihadistes tués».

Et il y a aussi le «migrant», qui n'a pas droit au statut de réfugié, et qui ainsi n'entre pas dans le domaine du droit international, ce qui est bien pratique pour le laisser se noyer en interdisant de le secourir.

Et arrive à l'instant une information qui nous vient de Bruxelles. Le Grec Margaritis Schinas, nommé vice-président de la Commission européenne, sera chargé de protéger «le mode de vie européen»! Comme si «mode de vie européen» voulait dire quelque chose! Comme si celui qui fréquente les Sofitels avait quelque chose en commun avec celui qui dort dans la rue!

Le rapport homme-femme

C'est un domaine où les exemples abondent. L'adjectif générique: masculin, féminin, n'est chargé d'aucune connotation particulière. Mais si l'on cherche le terme qui définit la qualité de l'homme, nous avons: une mâle assurance. Et pour la femme?... une femelle quoi? L'adjectif femelle n'existe pas. On n'y pense pas vraiment, mais cette discrimination est une base culturelle qui détermine toute une attitude sociale. Et puis un homme pas costaud, ça peut être une femelle. On ne dira pas d'une femme qu'elle est une hommelette, tout au plus qu'elle est hommasse. Salaud-salope: le mot désignant la femme a une connotation sexuelle dévalorisante évidente.

Chacun pourra se faire son petit herbier personnel.

Et les animaux...

Un mauvais joueur de foot, c'est une chèvre. Un être docile et sans personnalité, c'est un mouton. Un homme pas franc, c'est une anguille. Un sale type, c'est un chien. Une chienne... je n'ose pas y penser. Un être malpropre au propre et au figuré, c'est un cochon. Un être inintelligent, c'est un âne. On peut dire aussi qu'il est bête. Et puis il y a celui qui vous fait un coup vache. Une furie, c'est une tigresse. Puis la viande! Ce mot inventé pour cacher la réalité du meurtre en série sur tapis roulant.

Le lion et la chatte, c'est plus gentil. Pour paraphraser Cicéron, les manipulations de langage n'ont encore pas vécu.

Bernard Walter

L'avenir est plus que jamais notre affaire

Daniel Brélaz, Editions Favre, 2019

En 1979, il devenait le premier écologiste membre d'un parlement national au monde. De 1990 à 2016, il siège à la Municipalité de Lausanne, dont il assumera la fonction de maire (syndic dans le canton de Vaud) de 2002 à 2016. Licencié en mathématiques, il est un virtuose des algorithmes et des statistiques. Mais Daniel Brélaz est surtout un grand spécialiste dans différents domaines, notamment ceux de l'énergie, des finances et de la politique des transports. Le livre qu'il vient de publier, sous-titré «L'impact des grandes disruptions», est un apport précieux pour tous ceux qui se préoccupent de l'écologie et qui cherchent des solutions réalistes.

Après avoir brièvement évoqué sa vie personnelle et sa carrière politique, Daniel Brélaz traite de nombreux sujets: l'énergie, les transports, l'alimentation, l'habitat, l'éducation, santé et longévité, économie circulaire et gaspillage, culture et information, économie et finances, libertés humaines, informatique et robotique, sécurité et armée, emploi et chômage, croissance et décroissance.

Dans chacun de ces domaines, il résume brièvement les enjeux du mo-

ment et de l'avenir et fait part de ses espoirs et de ses craintes. Il énumère avec clairvoyance les disruptions qui se produiront: «*Ces disruptions vont bouleverser le monde et pourraient permettre de résoudre le problème du réchauffement climatique si certains intérêts très particuliers, pour tenter de rentabiliser leurs investissements, ne freinent pas suffisamment le changement pour retarder de quelques décennies l'inéluctable évolution en nous gratifiant, au passage, d'une catastrophe climatique pour le prix de leur vue à très court terme et des freinages ainsi produits*»

Que peut-on faire? Il faut se mettre au travail dès aujourd'hui. Daniel Brélaz est limpide à ce sujet: «*Ce n'est pas quand les problèmes seront devenus insolubles qu'il faudra commencer à s'y attaquer.*»

Dans une troisième partie, l'auteur imagine quelques scénarios possibles dans 50 ans, soit en 2069. Certains d'entre eux sont séduisants, d'autres font froid dans le dos. Mais tous impliquent des choix précis et surtout une grande vigilance démocratique.

En guise de conclusion, Daniel Brélaz abandonne l'analyse et propose

différentes mesures pour lutter contre l'effet de serre. Enumérons-en quelques-unes en style télégraphique: production d'électricité à partir d'énergies renouvelables (solaire, éolien, hydraulique, géothermie et bois notamment); fourniture d'énergie de chauffage avec principalement des pompes à chaleur, de la géothermie et du solaire; dans les transports, passage aux véhicules électriques; réduction de la viande, notamment la bovine.

Pour arriver à ces résultats, il faudra faire de rapides progrès dans le domaine du stockage de l'électricité et inciter les banques et les caisses de pension à abandonner le charbon et le pétrole et de réorienter leurs investissements vers les solutions du futur.

Et Daniel Brélaz de conclure par une vigoureuse mise en garde: «*Le sort de la planète vaut plus que la préservation d'intérêts à très court terme et d'un conservatisme borné, voire doctrinaire.*»

Rémy Cosandey

Typhons sur l'Hôtel de Ville

Daniel Musy, 2019

Jeune professeur retraité (français, philosophie et histoire de l'art) du lycée Blaise-Cendrars, ancien conseiller général socialiste à La Chaux-de-Fonds, Daniel Musy vient de publier un livre de fiction politique qui a en point de mire trois rendez-vous électoraux à La Chaux-de-Fonds: les élections fédérales le 20 octobre 2019, le vote sur le mode d'élection de l'exécutif communal le 24 novembre 2019 et les élections communales en juin 2010.

A travers 12 personnes qu'il désigne par un nom d'emprunt mais que les Chaux-de-Fonniers reconnaîtront aisément, Daniel Musy élabore des scénarios plausibles et fait des pronostics qui correspondent à ses convictions. Il est préoccupé par plusieurs objectifs: que la gauche reste majoritaire dans la Métropole horlogère, que les Montagnes neuchâteloises soient représentées au Parlement fédéral et que l'UDC soit chassé de la délégation neuchâteloise, enfin que la population

de la Ville ne se dépouille pas de son droit d'élire directement les membres du Conseil communal (exécutif dans le canton de Neuchâtel).

Bien qu'ayant renoncé à un mandat électif, Daniel Musy est resté un militant actif. On sent chez lui le désir de

poursuivre son engagement pour que La Chaux-de-Fonds demeure ce qu'elle est: une Ville généreuse et ouverte, possédant une architecture et une culture qui lui ont permis d'être classée au patrimoine de l'UNESCO.

Rémy Cosandey

Pour une écologie politique et sociale

Dans *Marianne* du 6 au 12 septembre, Kévin Boucand-Victoire, a notamment écrit:

Les petits gestes sont largement insuffisants. C'est d'ailleurs le propre du néolibéralisme d'individualiser les problèmes et d'empêcher toute réponse collective. La crise écologique est avant tout l'impasse dans laquelle nous mène notre organisation économique et sociale, dominée par l'industrialisation, l'hypermobilité, l'accélération constante du progrès technique et la libre circulation, à divers degrés, des capitaux, des marchandises et des personnes. A quoi bon culpabiliser un Français qui prend l'avion quand le train est trop cher, quand le territoire est mal desservi ou quand il ne dispose pas du temps nécessaire pour traverser l'Atlantique en bateau? L'écologie doit être politique et sociale. Si elle demeure morale, elle se condamne à l'inefficacité.

Un vélo à livres en vadrouille

Cet été jusqu'à la fin du mois d'août et sauf les jours de pluie, une «boîte à livres» s'est promené entre Lausanne et l'Ouest vaudois. Sous la forme d'un vélo triporteur, elle a déployé 7 hamacs pour créer un espace lecture en plein air. Les livres sont en libre accès et le projet est piloté par des requérants d'asile en programme d'occupation. Tous les jours, de 14h à 19h. Belle occasion de rendre la lecture accessible agréablement!

D'après *24 Heures* du 23 juillet 2019

Fourneaux sans frontières

La cuisine est une langue universelle! Pour la seconde fois, un jeune Burundais a organisé à Genève le «Refugee food festival» du 12 au 21 juin, en partenariat avec l'Hospice général et le HCR. Des restaurants «d'ici» accueillent, le temps d'un ou plusieurs services, des cuisiniers réfugiés au sein de leur brigade avec l'ambition d'étoffer leur menu de saveurs venues d'Erythrée, de Syrie, du Sri Lanka ou encore d'Algérie.

L'objectif du festival est de faire évoluer le regard de la population sur les personnes réfugiées et de donner un coup de pouce pour l'insertion socioprofessionnelle des chefs. Né à Paris en 2016, ce festival se déroule désormais simultanément dans 15 villes. Il a permis à 157 cuisiniers de 43 nationalités différentes de mettre en valeur leurs compétences et à 30.000 personnes de découvrir leur cuisine. Le festival a un réel impact

sur les trajectoires professionnelles des participants.

D'après *Le Courrier* du 14 juin 2019

Lesbos et «One Happy Family»

Depuis l'accord passé en 2016 entre l'UE et la Turquie, les réfugiés n'ont plus le droit de pénétrer sur la terre ferme en Grèce. L'île de Lesbos est ainsi devenue le lieu de vie forcé de près de 10.000 réfugiés. Julia Bürge, jeune Bâloise de 24 ans, est active sur l'île en tant que volontaire. Le centre communautaire d'où le nom de «famille heureuse» est plein de projets comme l'installation d'une cuisine, d'un lieu de gymnastique, d'une école, d'un service d'accueil pour femmes battues, d'une salle d'informatique, d'une place de jeux pour enfants, d'une boutique, etc. Ces projets émanent de la volonté et de l'initiative de réfugié-e-s. Le centre n'est pas conçu et géré pour les personnes concernées mais avec elles. Le projet est financé uniquement par des dons privés. Davantage sur le projet sous www.ohf-lesvos.org.

D'après le Bulletin *Solidarité sans Frontières* No 3 septembre 2019

Une alternative à l'exode rural

En Guinée, la région de Kindia est un véritable pays de cocagne: riz, arachide, manioc, avocats, mangue, ananas... tout y pousse mais, malgré cette abondance, la population rurale vit dans une pauvreté extrême. A la demande des gens, *Nouvelle Planète* a mis en place des ateliers

de transformation, cinq en cinq ans, qui permettent de valoriser les récoltes locales. Les retombées économiques sont considérables grâce à une demande régionale importante en produits transformés de qualité. Aujourd'hui, plus de 700 personnes travaillent dans ces cinq ateliers et y gagnent leur vie décemment. C'est le début de la constitution d'un véritable tissu économique insufflant un nouvel espoir: éviter aux habitants de chercher de quoi vivre ailleurs.

D'après le journal *Nouvelle Planète* de juin 2019

Initiative pour les glaciers

Lancée fin avril, cette initiative fédérale, qui vise notamment à réduire à zéro d'ici à 2050 les émissions de gaz à effet de serre et à ancrer dans la Constitution fédérale les objectifs de l'accord de Paris sur le climat, a déjà récolté plus de 120.000 signatures (situation au 16 septembre). Ce succès, en un temps record, montre bien que les Suisses sont fortement préoccupés par le réchauffement de la planète.

Forum libre

La formule du forum libre est appréciée car elle permet aux lecteurs de *l'essor* de s'exprimer sur les sujets les plus divers. C'est pourquoi nous la poursuivrons dans notre numéro de décembre. Vous avez un sujet qui vous tient à cœur? Vous souhaitez développer une idée? Vous désirez exprimer vos convictions ou présenter une réalisation?

Alors, n'hésitez pas à envoyer votre texte au rédacteur responsable (voir adresse électronique ci-contre).

En février, nous aborderons le problème de la fracture entre villes et campagne. Là également, si vous avez une opinion ou une proposition à formuler, nous attendons votre contribution.

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53
2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; remy.cosandey@gmail.com

Équipe de rédaction
Christiane Betschen, Mousse Boulanger,
Rémy Cosandey,
Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber,
François Iselin, Marc Gabriel Jehouda,
Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar,
Edith Samba, Bernard Walter.

Administration et retours
L'Essor - Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch
www.journal-lessor.ch

Abonnement annuel : CHF 36.-
Compte postal : Journal l'Essor, 12-2620-0

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663